Zeitschrift: Bulletin de la Société des Études de Lettres
Herausgeber: Société des Études de Lettres
Band: 9 (1934-1935)
Heft: 25

Rubrik: Comptes rendus

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 24.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

COMPTES RENDUS

Conférences publiques

Daniel-Rops, Conférence du 30 janvier 1935

Professeur dans un lycée parisien, M. Daniel-Rops entretient un contact permanent avec la jeunesse ; il suit volontiers ses élèves une fois qu'ils ont quitté les bancs de l'école et s'intéresse activement aux divers mouvements qui agitent les générations montantes de toutes les classes sociales. Grâce à cette abondante documentation, prise sur le vif, M. Daniel-Rops pouvait répondre en connaissance de cause — et il le fit sous une forme éloquente et châtiée — à la question qu'il avait inscrite comme titre de sa conférence : « Où en est la jeunesse française ? »

Pour ne parler que des hommes nés au XXme siècle, ils ont tous à affronter les mêmes angoisses, qu'il s'agisse de ceux qui, non mobilisés, deviennent pourtant la proie de l'inquiétude personnelle, puis sociale ; ou de ceux qui arrivèrent à leur majorité au moment de la frénésie des affaires en 1925, goûtèrent à une prospérité factice et sont aujourd'hui sans situation ; ou de ceux enfin qui atteignent l'âge d'homme, « cœurs graves et poings serrés », et savent qu'ils auront à lutter pour vivre.

Les peines de l'heure les ont tous amenés à chercher dans les valeurs morales la stabilité qui leur échappe dans la vie courante. Au foyer qu'ils ont créé malgré les obstacles matériels, ils demandent la garantie contre le désordre extérieur. Ils s'attachent aux croyances religieuses. Les mots de métier, de sol, de patrie, ont pour eux une signification réelle et profonde. Ils savent que leur foi les engage. Parmi les maîtres qu'ils reconnaissent, il convient de citer au premier rang Péguy, dont l'influence a beaucoup gagné de poids aujourd'hui, vingt ans après sa mort.

Ces jeunes hommes ont donc devant eux le redoutable problème du chômage. Ils ne se contentent pas de le contempler béatement en bénéficiant des subsides versés par les caisses publiques ; ils veulent le résoudre. M. Daniel-Rops précise par des chiffres le tragique de la situation : 1600 candidats s'inscrivent pour 180 places à repourvoir ; 1700 licenciés ès lettres sans occupation ; et la diminution des gains, pour les ingénieurs entre autres, qui touchaient précédemment 2000 fr. par mois et se voient réduits à 800 fr. Evidemment il faut marcher à contre-courant de ce qui se fait aujourd'hui, travailler par exemple à une meilleure répartition des forces, combattre la centralisation, l'afflux de la campagne dans les villes. Saint-on qu'à Paris il existe un médecin pour 6 ou 700 personnes, tandis que tel département n'en possède pas un pour 12.000 ?

La jeunesse française n'éprouve que répugnance vis-à-vis des mœurs politiques de son pays. Unanime dans sa défection à l'égard de la vie publique, elle se tourne vers l'action sociale. Elle a formé un grand nombre de cercles d'études, souvent en liaison étroite avec les ouvriers. Elle veut édifier un ordre nouveau qui reposera sur la valeur individuelle ; l'homme deviendra l'arbitre de sa propre destinée. L'Etat ayant failli à sa mission, la tâche s'impose de sauver le pays, qui ne saurait consentir à démissionner. C'est donc bien une révolution que cette jeunesse a en vue, mais non par la violence, car celle-ci se borne à détruire et ne rebâtit rien sur les ruines qu'elle amoncelle ; une révolution fondée sur la rééducation du citoyen, en suivant le principe de Vinet : « Je veux l'homme maître de lui-même, afin qu'il soit mieux le serviteur de tous. » Ed. R.

J. Romains : « *Auteur et public* » (11 février 1935).

Du drame à deux personnages qui se joue entre l'auteur et le public, Jules Romains ne présenta guère que l'épilogue, et encore se plut-il à le jouer tout seul. Le rideau tombé,

eût-on dit, l'un des acteurs rentrait en scène, pour faire à son point de vue le bilan de la bataille. C'est en « auteur » que Jules Romains parla, et sans aménité pour l'adversaire. D'une voix en apparence détachée, avec un sourire acide et désabusé, il paraissait vouloir vider une vieille rancune d'écrivain, — pas trop maltraité cependant, semble-t-il.

Péremptoirement d'abord, il déclara la littérature indispensable, et affirma que faute de livres et de pièces, « l'humanité tomberait malade ». Puis, parmi les publics, il admira sarcastiquement celui des conférences, pour son incroyable aptitude à s'ennuyer, et il félicita de même celui des liseurs de sa docilité toute conjugale, et de son imperturbable fidélité au romancier qu'il a choisi. Mais c'est surtout au public du théâtre qu'il s'en prit, le plus ingrat de tous. C'est ce public fantasque qui surexcita ses énergies d'intellectuel et d'homme d'action, — parce qu'il est le mieux observable, et celui dont les rapports avec « l'auteur » ressemblent le mieux à un combat.

Du haut donc de son expérience de la scène, l'auteur de *Knock* lança contre son public des pointes d'autant plus acérées, qu'elles étaient dirigées avec une plus froide méthode par le sociologue, le licencié ès sciences et le professeur de philosophie que Jules Romains est demeuré.

Et c'est donc avec une rigueur toute scientifique qu'il définit le public, non comme une abstraction, mais comme un être fort variable, chaque fois concret et limité, autrement dessiné chaque fois selon le milieu parisien, provincial, ou étranger qui le constitue. C'est en un langage de neurologue qu'il énuméra tous les réflexes psycho-physiologiques par lesquels le public signifie à l'auteur son plaisir ou son déplaisir : le nombre des spectateurs, l'intensité des applaudissements, la soudaineté et la durée des éclats de rire, les gloussements, — ou les bâillements. C'est en critique et en psychologue qu'il nota, avec une singulière pénétration d'ailleurs, les caractéristiques du public de province, — qui sait mieux que le public parisien aimer les grands sujets, qui

goûte moins que lui l'esprit de mots, mais est plus fermé à l'ironie âpre et forte, qui se défend mieux contre l'ordure, mais moins bien contre la sentimentalité. Et puis il décida, en sociologue et en philosophe pessimiste, sur l'insuccès de « certaines fortes œuvres », que « l'humanité moyenne n'aime pas les grands sujets », et qu'elle ne les accepte que de temps en temps, « par une sorte d'obscur respect pour sa propre civilisation ». Pour peu, affirmait-il, qu'un critique vaguement autorisé lui fournisse l'ombre d'un prétexte à ne plus admirer, le public moyen en profite aussitôt pour lâcher la pièce, et sans oser l'avouer d'ailleurs, il s'ennuie pareillement devant les chefs-d'œuvre du passé.

L'exposé prit même une apparence de prévision météorologique, lorsque le conférencier proposa des supputations de chance, pour la pièce de théâtre, selon le jour de la représentation, du lundi désertique (à cause de la « mauvaise conscience économique » des spectateurs, qui regrettent leurs dépenses de la veille) au samedi enthousiaste et surpeuplé.

Et c'est en psychiâtre que Jules Romains démonta « les mécanismes mentaux de la collectivité devant le spectacle », — cette moutonnière obéissance à toutes sortes de mots d'ordre, cet état de grâce où telle suggestion semble avoir porté une salle, — ou au contraire l'espèce d'inhibition dont telle autre prévention l'a frappée, et où on la voit rire contre son gré, et même ne plus se souvenir, en sortant, qu'elle a ri, pour déclarer la pièce ennuyeuse...

Car au théâtre, — Jules Romains l'établit avec une dure vigueur — la vie d'une pièce dépend tout entière de la répétition générale. Et c'est là surtout que l'on vit apparaître, sous les masques austères du penseur et du savant dont il s'était plu à se revêtir (accusant lui-même parfois, dans le récit d'une représentation à Helsingfors, par exemple, la lutte que ces personnages se livraient en lui), le vrai visage de l'écrivain satirique qui en fait menait la danse, — la danse du scalp sur le public aux mille têtes. L'auteur dramatique se présenta lui-même « comme un gladiateur et comme un

martyr », à cette angoissante générale, où un public infatué d' « ayants droit » toujours les mêmes, condamne ou applaudit pour les plus absurdes raisons, avec tous les caprices d'une vieille coquette, qui se donnerait parfois des airs de respectabilité... Le désolant, geignait Jules Romains, c'est que la première impression de cette générale est décisive, et que le grand public, comme les bourgeois d'autrefois qui copiaient les nobles, se pique toujours de juger comme le public du premier soir. Si cette soirée a mal marché, les spectateurs viendront aux représentations suivantes prévenus, et suspectant tout ce qui leur est servi, bouderont aux meilleures choses.

Le conférencier rappela avec amertume pour finir le souvenir de ces « auteurs », et non des moindres, un Racine, un Hugo, qui se sont dégoûtés, pour des raisons qui n'étaient pas toujours intérieures, de se battre ainsi contre le public du théâtre, le plus lunatique de tous.

Mais le public de Jules Romains, le soir de sa conférence, se montra bon prince, — et il sut prendre plaisir à ce réquisitoire d'auteur.

Mme C.-R. Delhorbe : *Snobisme et littérature au siècle de la bourgeoisie, 1830-1918* (18 et 25 février, 4 mars 1935).

« Snobisme : admiration factice et sotte pour tout ce qui est en vogue », dit le petit Larousse.

Par une simplification hardie, Mme C.-R. Delhorbe a vigoureusement restreint et précisé le sens de ce terme. Elle a fait du snobisme, somme toute, l'une des « stupidités » du 19me siècle. Elle a fixé l'éclosion et de la chose et du mot autour de 1830, dans le premier tiers donc de ce qu'elle a nommé « le siècle de la bourgeoisie ». Et elle l'a décrit comme une sorte de culte nostalgique, voué sous les formes les plus diverses, à cette « noblesse » dont la Révolution, en prétendant l'anéantir, a fait une idole pour gens en mal de distinction...

Ce sujet — Mme Delhorbe l'a confié à son auditoire —

lui est né de son commerce avec Marcel Proust. Et c'est en effet escortée, comme par des indicateurs, de Charlus, de Bloch, de Mme Verdurin et de Mme de Guermantes, qu'elle s'est promenée parmi les auteurs et les œuvres du siècle de M. Poirier.

C'est assistée de ce brillant état-major romanesque qu'elle a voulu faire le dénombrement de tous ceux qui, depuis 1830, ont été à un degré quelconque les héros, les grotesques, et parfois les martyrs d'un snobisme toujours et partout « nobiliaire » — même lorsqu'il s'est cru « intellectuel », ou « bien-pensant ».

L'armée ainsi réunie par Mme Delhorbe fut imposante — et encore la conférencière ne prit-elle pas tout le monde. Elle chercha surtout dans le roman, dans le journalisme et dans les mémoires, et là encore ne grossit-elle pas ses troupes de tout ce qu'elle pouvait trouver. Ce n'est pas d'ailleurs la qualité littéraire de ses recrues qui lui importait: Odette, ni Mme Verdurin ne pouvaient se montrer sur ce point-là bien difficiles, ni s'étonner de voir Eugène Sue précéder Balzac, G. Ohnet flanquer P. Bourget, et Sophie Gay annoncer Mme de Noailles... Avec un flair de chasseresse — et toujours sous l'égide de Swann, de la Princesse de Parme et de toute la meute proustienne au nez sagace — Mme Delhorbe faisait lever d'un geste son gibier choisi. Pourvu qu'ont eût été snob, et non pas même dans ses ouvrages, mais dans sa vie la plus privée, on se voyait affilié au pitoyable troupeau : Mme Delhorbe alignait ainsi la biographie de Byron, ou celle d'Octave Feuillet, côte à côte avec les romans de Bourget, les personnages de Musset et les mémoires de Mme d'Agoult.

Pour les faire défiler en un cortège plus vivant et plus drôle, Mme Delhorbe avait sommairement réparti ses fantoches en trois pelotons, à chacun desquels elle consacra une conférence.

Le premier groupe comprit les snobs les plus purs, ceux qui furent atteints du snobisme « nobiliaire » le plus franc.

Et c'est Byron qui ouvrit la marche, — très beau, très dédaigneux, plus orgueilleux du titre dont il venait d'hériter que de sa gloire d'homme de lettres. L'auréole de scandale et d'héroïsme dont il s'était enveloppé exalta les romantiques français... Et l'on vit s'avancer dans son sillage le mousquetaire Eug. Sue, snob voyant et naïf, qui dépensa, sans y atteindre, une fortune pour éblouir le Faubourg, et qui finit dans le socialisme. Et puis ce fut ce pauvre Balzac, qui pensa se grandir en se faisant appeler comte, comme le premier mari de sa Polonaise, et qui dessina dans son Lucien de Rubempré une figure de snob assez tragique...

Puis Mme Delhorbe amena, d'Angleterre encore, le juif Disraëli qui fit une carrière sensationnelle grâce à son seul aplomb et à ses airs détachés de snob de grande race. Et pour fermer cette première escouade, on vit passer avec Bloch, Charlus et Swann, ses créatures, le prince charmant et tôt désillusionné du snobisme, Marcel Proust lui-même.

La deuxième conférence fit défiler des écrivains bourgeois dénués pour eux-mêmes d'ambition sociale — mais d'autant plus naïvement enclins à flatter l'esprit de la caste évincée par la Révolution. De ceux-là, Mme Delhorbe fit les tenants d'une forme insidieuse du snobisme — le snobisme « bien-pensant », qui défend la vertu, la religion et les idées conservatrices, parce qu'il les trouve « chics ». J. Sandeau exalte les hobereaux et la noblesse de province, contre les révolutionnaires acquéreurs de biens. Octave Feuillet reprend le thème en l'accompagnant d'une sauce moralisante. C'est sa femme d'ailleurs qui l'y pousse, une bourgeoise, bien sûr, qui regardait les républicains comme une bande sans scrupule, sans honneur ni religion, tandis qu'elle ne rêvait que châtelaines vieille France. Mais quand le ménage se fut acheté un château, ce brave Feuillet, simple et bon garçon, n'y travailla pas bien. Il dut louer une chambre chez un paysan pour pouvoir continuer à écrire ses aristocratiques histoires.

Après s'être amusée un instant du « non-pensant » G. Ohnet, Mme Delhorbe cribla de dures flèches le romancier

psychologue, philosophe et mondain d'hier — Paul Bourget, à qui elle reprocha de s'être fait le catéchiste de la réaction bien-pensante — alors qu'il aurait pu beaucoup mieux. Et l'on vit pour finir Odette pratiquer l'antisémitisme pendant l'affaire Dreyfus et Mme Verdurin fervente patriote au cours de la grande guerre — à seule fin pour l'une et pour l'autre de parvenir jusqu'au Faubourg.

Ce snobisme « bien-pensant » — les femmes du dernier groupe, les « intellectuelles », l'ont en horreur. Plus cultivées, frottées de politique et de poésie, idéalistes et éclectiques, elles attirent dans leur salon toutes les lumières, — sont en coquetterie avec toutes les élites et toutes les étoiles, et plus volontiers avec celles de gauche ou d'extrême-gauche. Après Sophie Gay sa mère, Delphine de Girardin se présenta avec les chroniques pétillantes qu'elle signait dans le journal de son mari du nom de Vicomte de Launay. Et puis ce fut Mme d'Agoult, la snob aigrie, « l'osseuse et filandreuse Béatrice », comme disait Sainte-Beuve — et puis la duchesse de Guermantes, et puis la comtesse de Noailles, et jusqu'à la princesse Bibesco, chacune avec sa petite cocarde de snobinette plus ou moins adroitement dissimulée, que l'experte Mme Delhorbe savait fort bien au contraire mettre en plein jour.

On pourrait sans doute rêver, sur ce sujet, d'une peinture moins touffue, quoique moins étroite, et peut-être un peu plus gentille, que la fresque en trois panneaux de Mme Delhorbe. Mais on ne saurait avoir mieux étudié ses bons-hommes, ni les traiter avec plus d'intelligence et plus d'esprit.

*
* *

L'abondance des matières nous force à renvoyer au prochain numéro le compte rendu de la conférence de mise au point de M. le professeur G. Méautis, celui de la conférence de M. le professeur Ph. de Vargas au colloque de philosophie, ainsi que le rapport de la commission des archives gramophoniques des patois vaudois.

Colloques

Colloque de philosophie. — A vrai dire, l'activité du colloque de philosophie est difficile à caractériser : dans un domaine où rien n'est plus naturel que de ne pas s'entendre, les travaux se prolongent, en marge des séances, par un échange de lettres et de visites dont il faut tenir compte pour évaluer les résultats obtenus et juger un programme qui varie avec les préoccupations du moment.

Le colloque voulait cet hiver s'occuper d'esthétique ; Mlle Virieux introduisit le sujet par une étude sur *La psychologie de l'art.* Puis M. Diez consacra aux *Fondements de la musique* deux séances où il put, grâce à son talent de pianiste, exprimer aussi ce que les théories ne disent pas.

Ensuite, on devait traiter de *La peinture*, mais un conflit sur l'essence du christianisme est venu offrir une autre matière. Mlle Doleyres, qui a spécialement étudié Saint François de Sales, apporta sur le « Traité de l'Amour de Dieu », un travail plein d'érudition et d'idées personnelles, analyse d'un mysticisme que tempère une raison très soucieuse des réalités.

Avec M. Killeen, nous avons cinglé vers la scolastique ; malheureusement, après une première vague d'aristotélisme qui déferla sur l'idéalisme mystique, notre précieux collaborateur dut nous quitter, nous laissant aborder sans lui des textes qui abondent en difficultés subtiles.

Mentionnons encore deux conférences hors-programme que nous avons eu le plaisir d'entendre, en février: l'une, de M. de Vargas, l'autre, de M. Gex, sur *La notion de permanence.*

On le voit, nos entretiens réalisent leur but, puisqu'ils permettent aux systèmes et aux doctrines de s'affronter dans une lutte qui respecte cependant les sentiments de chacun.

R. V.

Le *colloque de langues anciennes* continue à grouper quelque douze à quinze fidèles ; la valeur de certains des travaux eût mérité un auditoire plus nombreux. La série de l'hiver dernier était consacrée à l'étude de quelques poètes, surtout lyriques.

M. W. Martin, professeur à l'Université de Genève, l'inaugura par une étude magistrale et pénétrante sur un nouveau fragment de Sophron, qu'il interpréta avec une rare sagacité et replaça très ingénieusement dans son cadre. Ce fut une belle leçon de critique de texte.

M. Recordon fit revivre les figures intéressantes de deux amis, tout d'abord étroitement liés, puis brutalement séparés par l'évolution des idées au 4me siècle de notre ère : Ausone, qui représente avec éclat le paganisme à son déclin, et Paulin, fougeux protagoniste du christianisme naissant.

L'ouvrage de M. Ripert sur *Ovide, poète des dieux et de l'amour*, fournit à M. Jeanrenaud l'occasion de présenter avec esprit et enjouement l'auteur des *Métamorphoses* sous un jour peu connu : celui d'un vrai lyrique.

Enfin M. Vonder Mühll clôtura la série par un travail très fouillé et remarquablement documenté sur *les Elégies romaines de Goethe*, où il montra le poète allemand très profondément imprégné de la littérature et de la civilisation de Rome. Ed. R.

Bibliothèque

Nouvelles acquisitions

N. B. — Cette liste fait suite à celle qui a paru dans le Bulletin N° 22 (pp. 24-25).

*258 IV Perrochon, H., Madame de Charrière-Bavois, 1732-1817, Lausanne 1934, 1 v.

328 Bulletin des Etudes de Lettres, Nos 1-22, 1 v.

329 Shikibon, M., Le roman de Genji, trad. Kikou Yamata, Paris 1928, 1 v.

330 Alain-Fournier, Miracles, Paris 1924, 1 v.

331 Webb, M., Poems and The Spring of Joy, London 1931, 1 v.

*332 Manganel, E., Italie, Lausanne 1934, 1 v.

333 *Publications des Etudes de Lettres, I*, Miéville, H.-L., Nietzsche et la volonté de puissance, Lausanne 1935, 1 v.

334 Ripert, E., Ovide, poète de l'amour, des dieux et de l'exil, Paris 1921, 1 v.

*335 Poget, S., Le millénaire romain de Boscéaz, Orbe 1932, 1 br.

*336 Poget, S., L'Urba romaine, Orbe 1935, 1 br.

Les volunes marqués * ont été reçus en don de leurs auteurs. Sont également des dons de Mlle J. Demiéville, les Nos 329, 330 et 331 ; de M. Ed. Recordon, le N° 334.

CHRONIQUE DE LA FACULTÉ DES LETTRES

Sur la proposition de la Faculté, l'Université a décerné en mars 1935 les diplômes et certificats suivants :

Licences ès lettres : Mlle Jeanne Franel (français, latin, anglais, histoire) ; M. André Martin (français, grec, allemand, histoire) ; Mlle Gertrude Rossier (français, allemand, anglais, philosophie). Mlle Rossier a obtenu la mention *bien*.

Certificats d'études françaises : Mlles Gertrud Fromm, Margarete Kaulla et Katharina Scheinfuss ; MM. Hurs Hänny et Gunther Silberberg. M. Hänny et Mlle Scheinfuss ont obtenu la mention *bien*.